

## L'artiste et la société de Thomas Mann

Fernand Ouellette

Volume 16, Number 2 (92), March–April 1974

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/26464ac>

[See table of contents](#)

---

**Publisher(s)**

Collectif Liberté

**ISSN**

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

---

**Cite this review**

Ouellette, F. (1974). Review of [L'artiste et la société de Thomas Mann]. *Liberté*, 16(2), 107–112.

## *Littérature allemande*

### L'ARTISTE ET LA SOCIÉTÉ de Thomas Mann\*

L'homme de l'aujourd'hui réel, un tant soit peu lucide, ne peut que demeurer vigilant, attentif gravement à toute valeur qui resurgit. Il ne peut être question, désormais, que de la naissance de valeurs, puisque de tout absolu, de toute valeur lui étant liée, on a déjà proclamé la « mort ». Les destructeurs sont en retard qui d'une mort de Dieu, qui d'une mort de la parole, qui d'une mort de la langue « française-bourgeoise ».

Dans cette perspective, il est intéressant de tourner notre esprit vers ce redressement, dans le domaine français, de Thomas Mann (comme Hermann Hesse, par ailleurs, vient de passer à nouveau le mur de la reconnaissance internationale après un court purgatoire). C'est ainsi que viennent de paraître *Altesse royale*, *Mario et le magicien*, les *Lettres* de 1948-1955 et *L'Artiste et la société*, recueil d'essais divers en général inédits en français. Que Henry James soit redécouvert, qu'Italo Svevo ressuscite, n'est-ce pas là le signe d'une contre-offensive des écrivains de la totalité humaine contre ceux, dirait Borges, qui se défont de « toutes les ferveurs » ; ou encore, contre ceux qui n'écrivent que dominés par une « anxiété

---

\* Traduit par Louise Servicen, Grasset, Paris, 1973, 334 pages.

chronologique et historique », qui n'arrivent pas à se hisser à cette innocence élémentaire leur permettant de faire le saut dans l'écriture, sans se préoccuper des historiens de la littérature, des terroristes de l'idéologie et des rois nègres de la nouvelle barbarie ?

Textes autobiographiques, récit du voyage parisien de 1926, regards sur quelques écrivains tels Nietzsche, von Hofmannsthal, Strindberg, Kafka, Hesse, G.-B. Shaw et Gide ; essais plus vastes, par la portée des questions soulevées, comme « Culture et socialisme », « Conférence sur l'antisémitisme » et « Le Problème de la liberté » : autant d'écrits qui me semblent, à ce moment-ci, étonnamment vivants.

On se rend compte très vite que ce « lycéen raté » n'est pas un théoricien des rapports de l'artiste et de la société. Il n'a pas de pensée systématique. Il n'a pas de réseau lui permettant d'insérer les problèmes actuels très aigus, sans doute, mais non sensiblement différents de ceux de Socrate et de sa société ; ou encore, l'affrontement de plus en plus tragique, dans certains cas, de l'écrivain et des pouvoirs. Sur ce plan, la réflexion de Mann est inexistante, sans qu'il soit question de le lui reprocher. Je m'en tiendrai donc à quelques vues sur l'antisémitisme et sur l'Allemagne.

Sa « Conférence sur l'antisémitisme » (1937) est très caractéristique d'un homme de culture qui a vénéré Goethe et aimé Nietzsche, tout en se méfiant, lui producteur de littérature, des idées « puisqu'il n'en est pas une, dit-il, qui ne soit, des pieds à la tête, élaboussée de sang ». Aussi, ce n'est pas sans une croyance ou un a priori qu'il se lève pour dénoncer l'antisémitisme.

L'Allemand élevé à l'école de Goethe, orienté vers la culture, pour qui, selon le mot de son maître, « seules la civilisation et la barbarie constituent des problèmes importants », ne saurait être antisémite.

Cela tous les Juifs cultivés l'avaient cru, hélas ! Ni Thomas Mann ni le Juif cultivé ne s'étaient souvenus de cette réflexion capitale de Rousseau :

Le règne du vouloir est séparé du règne du savoir.  
Ils s'opposent par leurs faïces comme par leurs voies.

Le prisonnier juif, violoniste, qui écoutait le soir, depuis sa souffrance, le directeur du camp de concentration jouer l'*Appassionata* de Beethoven, a dû en prendre conscience cruellement : l'Allemand, disciple de Goethe, pouvait être un bourreau et une bête.

Qu'importe ! Je ne peux qu'admirer Mann de ne s'être pas aventuré sur un terrain de contre-rationalisation défensive en fustigeant l'antisémitisme.

Ce n'est pas une pensée ni un mot, et ne rend pas un son humain — c'est un grognement de bête.

Voilà ! Il faut refuser implacablement les tentatives de rationalisation de la bête qui sort du chaos des pulsions et des passions. Belle « aristocratie de la plèbe » ! souligne Mann :

Je ne suis rien, il est vrai, veut-il dire, mais du moins je ne suis pas juif.

Face à « l'humanité grégaire », comment l'esprit ne serait-il pas « astreint à toujours vivre et souffrir avec son temps, mais aussi à vivre et souffrir *contre* lui, et à qui il est toujours dévoué d'être à la fois représentant et combattant ». Ce serait l'une des fonctions sociales éminentes de l'écrivain. Il n'y a d'« ouverture critique » véritable que chez le veilleur qui, parce qu'il aime son temps, n'accepte aucune dégradation à la fois de la parole et de la liberté, aucun avilissement de l'esprit que trame son temps.

\* \* \*

Dans son texte sur la « Culture et socialisme » (1928), Thomas Mann montrera comment le socialisme, né d'un sociologue juif, a été rejeté par l'intellectualité allemande comme étant étranger à la culture germanique. Chez Nietzsche et Stefan George, dit-il, « l'idée de société, de socialisme » ne se retrouve pas. Mann en arrive ainsi à poser la question « litigieuse » :

la question de savoir si le social se doit comprendre dans une acception politique, sous l'angle collectif et socialiste. La politisation de l'idée nationale, le passage du concept de communauté au concept de collectivité socialiste constituerait la véritable « démocratisation » intérieure et spirituelle de l'Allemagne

Aussitôt, il se sent obligé de préciser que celui qui en Allemagne parle en faveur de la démocratie, n'entend pas forcément par là la plèbe, la corruption et la cuisine de parti, selon l'opinion courante, mais il conseillerait à l'idée culturelle de faire de larges concessions — conformes aux temps — à l'idée socialiste de collectivité, depuis longtemps d'ailleurs trop victorieuse pour que l'idée de culture allemande ne soit pas condamnée, au cas où par souci conservateur, elle se fermerait au socialisme.

Mais Thomas Mann est bien incapable de radicaliser son option socialiste. Autant il se méfie de la « culture », de la culture nationale romantique, autant il refuse d'adhérer totalement à la « doctrine du salut communiste ». Ce qui l'amène à rêver d'une Allemagne qui « se serait trouvée elle-même, le jour où Karl Marx aurait lu Friedrich Hölderlin ». Peut-être... quoique je sois personnellement convaincu que cette Allemagne aurait dû plutôt assimiler Kierkegaard.

En effet, je ne suis pas persuadé que Hölderlin eût pu vraiment équilibrer Karl Marx. Ne pourrait-on pas parler, au sujet de Hölderlin, de cette nostalgie du « prémosaïsme » et du « stade purement cananéen » qu'évoque Mann lui-même ? La nostalgie des *dieux* imprègne Hölderlin. Or, d'un certain point de vue, l'Allemagne même (George Steiner a raison de le souligner) ne s'est pas remise de l'omniprésence du christianisme, de la domination de l'absolu judéo-chrétien. Et pourtant, toute tentative de refuser le christianisme sera considérée par Mann comme une régression, comme un retour à la barbarie. Il me semble évident que l'espace du Dieu unique, à jamais exemplaire, tel que les Juifs l'ont perçu, ne permet aucune échappatoire. Il ne cesse de nous entourer. Nous ne cessons de dériver nous-mêmes sous l'oeil de l'Eternel présent. C'est pourquoi cette nostalgie cananéenne d'un âge d'or *d'avant le Dieu unique*, non seulement demeure-t-elle toujours présente pour certains Juifs de l'Israël d'aujourd'hui, mais on sent sa béance dans « l'inconscient collectif » de l'Allemagne. Le nazisme n'aurait-il pas été en partie une explosion violente de cette nostalgie ? On peut penser que Karl Marx — qui n'avait pas l'esprit tourné vers le passé, qui n'avait rien

de cananéen — a naturellement oeuvré au glissement de l'antique pôle d'attraction de notre civilisation. Au Dieu unique de sa propre tradition religieuse et culturelle, il a substitué l'Homme maître de l'Histoire, en marche vers un âge d'or à venir. On pourrait dire que Marx continue à avancer sous l'oeil d'un Absolu, polarisé en l'Homme. Glissement de l'idéalisme au matérialisme, qui me semble inconcevable chez le poète du Rhin, chez celui qu'Apollon avait foudroyé ; comme il aurait été inconcevable que Marx se fût orienté vers un âge d'or primitif. Le « retournement » de Hölderlin, l'obsession de la Grèce non désertée par les dieux, est incompatible avec la croyance en l'Homme de l'avenir. La hantise d'une certaine dimension « océanique » ne pouvait que rester étrangère à la conscience critique, au forçement « scientifique » de Marx qui venait de rejeter la philosophie, comme Kierkegaard, précédemment, l'avait rejeté en s'attaquant à Hegel. Dans cette perspective, sans doute que Novalis, plus attiré par l'Avenir, aurait mieux « agi » sur Marx. Ce « mystique séraphique » n'était-il pas plus rationnel au dire même de Mann ? N'y avait-il pas plus de parenté d'esprit entre Novalis, rêveur d'une Encyclopédie, et Marx ; qu'entre celui-ci et Hölderlin qui ne redécouvrira sa terre hyperboréenne qu'à son retour de Bordeaux, à la veille de sombrer dans la folie ? C'est pourquoi il me semble que si quelqu'un a manqué à Marx, c'est bien Kierkegaard, le torturé du subjectif ; car c'est en se fermant à cette subjectivité libre, face à l'Absolu, que le marxisme sera incapable de prétendre à une totalisation véritable de l'homme et de son histoire. La brèche est à jamais ouverte.

Ces considérations rapides ne nous éloignent pas vraiment de l'ouvrage de Thomas Mann, livre de culture contre « le grognement de bête ». Au moment, où de plus en plus les fascismes (« socialisme des sots » dit Mann) font irruption et s'emparent des pouvoirs, et par conséquent menacent tout écrivain épris de liberté, parce que l'esprit lui-même est méprisé, l'humanité de Mann est plus que jamais nécessaire, comme toute lucidité qui vilipende la barbarie. Quelle société n'a pas ses « cananéens » ? Au Québec, nous avons des réactionnaires à notre mesure, qui exaltent la vulgarité et s'attaquent à leur propre langue maternelle, comme si l'expansion de la dé-

chéance allait enfin nous identifier à jamais, pour l'humanité et l'histoire, comme peuple et nation. (Pierre Vadeboncoeur a profondément raison de dénoncer le « joual » à la fois comme idéologie et comme force politique.) Celui qui s'en est pris à la barbarie ne serait pas inutile pour endiguer les agissements de notre propre chaos. Les sauriens toujours remontent à la surface, quand une civilisation ne maintient plus son rêve de dignité et de conscience critique. Sur ce plan, le credo de Mann demeure actuel.

Au fond de mon âme, je crois — et je tiens cette croyance pour naturelle à toute âme humaine — que dans le grand tout, cette terre mérite d'être considérée comme un centre. Au plus profond de mon âme, je caresse une hypothèse : c'est que l'acte créateur qui du néant fit jaillir l'univers, de même que la naissance de la vie à partir d'un monde inorganique, avaient pour seule fin l'homme ; et qu'avec lui une grande tentative est faite, dont l'échec, par la faute des hommes, équivaldrait à l'échec de la création elle-même. Qu'il en soit ainsi ou non — il serait bon que l'homme se comportât comme s'il en était ainsi.

On ne peut qu'espérer que cet « humanisme » ait raison des barbares. Le difficile est de penser l'homme à un certain niveau de lumière, quand tout le dégrade et l'accable, effort qui nous empêche tout de même de désespérer en l'homme.

FERNAND OUELLETTE